

Sur les traces du Corbusier, un voyage à Vichy

Autor(en): **Roulet, Daniel de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Tracés : bulletin technique de la Suisse romande**

Band (Jahr): **131 (2005)**

Heft 20: **1875 130 ans, 3000e numéro 2005**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-99419>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sur les traces du Corbusier, un voyage à **Vichy**

ARCHIVES

Pour Charles Kleiber

J'ai pensé qu'en allant sur place, à Vichy, je comprendrais mieux. Que s'est-il passé là, au début des années 40, quand cette sous-préfecture auvergnate est devenue capitale de l'Etat français ? Pourquoi Le Corbusier y a-t-il transporté son bureau ainsi que son domicile ? J'ai imaginé qu'il me suffirait de courir le long de l'Allier pour m'imprégner de cette ville et mieux déchiffrer son histoire. C'est une naïveté de ma part : la course à pied m'aiderait à percevoir le monde.

Il y a trois ans, je préparais une conférence sur Louis Chevrolet, Cendrars et Le Corbusier, nés tous trois à La Chaux-de-Fonds, les deux derniers en 1887. A cette occasion, j'ai lu la correspondance de Corbu, publiée par *Birkhäuser*¹. J'ai été très étonné d'y découvrir que mon architecte préféré avait été un collaborateur des nazis en France. Pendant l'occupation allemande au cours de la deuxième guerre mondiale, il avait établi son agence à Vichy pour servir directement le maréchal Pétain, chef d'un Etat français à la botte des hitlériens. Dans de nombreuses lettres, Corbu disait son admiration pour le nouveau régime et critiquait la résistance de ceux qui voulaient libérer la France.

Quand j'étudiais l'architecture à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, les professeurs nous faisaient admirer chaque projet de Corbu. Nous passions nos vacances à visiter ses constructions. A Marseille, à Ronchamp, à Passy, à Saint-Etienne, au bord du Léman, à La Chaux-de-Fonds. Nos dessins jusque dans leur maladresse n'étaient qu'une suite de références aux travaux du maître. Nous affichions ses croquis, citions ses petites phrases. Lorsque j'ai épousé une architecte, nous avons reçu en cadeau de mariage deux fauteuils de Corbu que je chéris encore.

J'ai raconté à mes anciens collègues ce que j'avais découvert concernant la biographie de notre maître à tous. Ils m'ont prié de ne pas leur enlever leurs illusions. L'un d'eux m'a traité de fouille-merde. Un autre m'a dit clairement qu'il ne me croyait pas. Je sentais qu'ils étaient profondément agacés, mais refusaient de revoir leur jugement.

Au début de cette année, je suis entré par hasard, rue de Seine à Paris, dans une galerie qui exposait des toiles de Corbu. J'ai fait remarquer au galeriste que les tableaux de 1942 avaient sûrement été peints à Vichy. Il m'a prié de ne pas le dire trop haut. Il le savait, mais se désolait de cette vérité qui pouvait faire chuter la valeur de ses collections. Il n'a pas hésité à préciser : « Comprenez-moi bien, je sais que c'est un paradoxe, mais il y a là un trop gros enjeu économique. Si on insiste encore, la cote de Corbu va s'effondrer. Ceux qui ont acheté ses œuvres ou ses immeubles à prix d'or seront ruinés. »

Je me le suis tenu pour dit. Ce n'est pas mon travail d'influencer la valeur marchande d'une œuvre. Mais je suis ainsi : j'arrive à tenir ma langue, mais pas ma plume. Un jour, j'ai glissé dans un article écrit pour un hebdomadaire helvétique que Le Corbusier, lui aussi... pendant l'occupation allemande en France... J'aurais dû me taire.

C'est à partir de là que mes ennuis ont commencé. Les amis de Corbu se sont manifestés par lettres et téléphones : j'avais craché dans la soupe. L'argument suprême de mes détracteurs était simple. Corbu figure sur notre billet de banque suisse le plus répandu, celui de dix francs. Donc notre architecte est au-dessus de tout soupçon. Or justement, à cette époque, la Banque nationale suisse a fait savoir que le billet sur lequel se trouve le portrait aux grosses lunettes de Corbu allait être remplacé par un autre, sans plus aucune effigie ou référence personnelle. J'ai été informé quasi officiellement de la décision prise. On me priait cependant de m'accommoder encore de ces billets jusqu'en 2010.

Comme là où j'habite on utilise des euros, j'ai décidé de ne pas mener une campagne vertueuse contre mon amour de jeunesse. J'en ai fait une affaire de curiosité personnelle, suis parti pour Vichy par un beau jour de printemps. J'emmenais quelques livres d'histoire et les lettres de Corbu à Auguste Perret². J'avais aussi emballé mes baskets, me promettant d'en faire bon usage le long de la rivière qui plaisait à Corbu quand

¹ LE CORBUSIER : « Choix de lettres », sélection, introduction et notes par Jean Jenger, Birkhäuser, Bâle, 2002

² LE CORBUSIER : « Lettres à Auguste Perret », édition établie par Marie-Jeanne Dumont, Editions du Linteau, Paris, 2002

il s'y promenait entre deux séances avec les sbires du maréchal Pétain. J'avais l'intention de me renseigner sur ce que la ville avait de spécial pour que, parmi la centaine de sous-préfectures que compte la France, elle ait été retenue afin d'abriter le gouvernement à partir du 2 juillet 1940. Et jusqu'au 20 août 1944, quand le maréchal s'enfuit en Allemagne, poursuivi par les Alliés. J'ai recueilli à ce propos trois arguments. Premièrement, la grande capacité d'hébergement de Vichy : pas moins de 250 hôtels. Deuxièmement, la présence d'un central téléphonique moderne : effectivement Corbu était atteignable au poste 330. Troisièmement, la liaison ferroviaire directe avec Paris. Il y avait sûrement d'autres raisons que je découvrirais par un arpentage à la course.

La France est large et profonde quand il faut la traverser jusqu'à son ancienne capitale. C'est pourquoi, à hauteur de Macon, en rase campagne, j'ai fait halte dans un restaurant au parking encombré d'une vingtaine de poids lourds. Dans un « routier », c'est la patronne qui vous place. Elle m'a mis face à un chauffeur fatigué qui m'a très vite raconté sa vie. Depuis trente ans, il conduit un gigantesque camion-benne. Grain en vrac, sable, aliments pour le bétail, engrais. Il travaille cinquante heures par semaine et ça, c'est la moyenne. Chaque nuit, il dort dans la cabine de son véhicule, sauf parfois, le samedi, chez sa mère. Quand je lui ai demandé s'il avait déjà visité Vichy, il a fait la moue : « Je n'aime pas l'eau de Vichy, ça pue par là-bas, ça pue toujours encore. »

Deux heures plus tard, je m'arrête devant l'office de tourisme de la sous-préfecture de l'Allier, Vichy, en bordure d'un parc aux arbres centenaires où les curistes s'abritent du soleil de mai. Je demande à l'hôtesse s'il existe un musée, un lieu de mémoire, où je puisse comprendre ce qui s'est passé ici au début des années 40. Elle me répond avec un grand sourire : « Evidemment, non. Nous organiserons des visites guidées sur le sujet, mais plus tard dans la saison. » Elle me tend un prospectus officiel. Je l'interroge sur ce que sont devenus le *Carlton* où Corbu avait installé son agence et l'hôtel *Queen's* où il habitait avec sa femme. « C'est très simple, m'expliquet-elle. Le *Carlton* est là en face, de l'autre côté de la rue. Et le *Queen's* est devenu le *Sofitel Les Célestins*, quatre étoiles. »

Je commence par le *Carlton*. Désormais résidence privée, il n'a pas changé de nom. Je trouve un majestueux vaisseau du début du XX^e siècle qui domine la ville. Son rez-de-chaussée comporte une grande salle de billard aux lustres de cristal et un club de bridge. La concierge me trouve un peu trop curieux, vient me demander ce qu'elle peut faire pour moi. Je lui explique que je voudrais voir l'endroit où Le Corbusier... Pas besoin d'en dire plus, elle a visité Ronchamp. Selon elle, à part le grand architecte, c'est au *Carlton* que les plus célèbres dignitaires de régime de l'Etat français avaient leurs bureaux. Dans des suites aujourd'hui transformées en appartements. J'avais espéré que Le Corbusier aurait travaillé ici à une certaine distance du pouvoir, mais je découvre qu'au milieu des collaborateurs il avait pignon sur rue. Une rue qui s'appelait du Président Wilson. Après l'assassinat de son ministre de la propagande, Pétain voulait la renommer rue Philippe Henriot, mais les plaques avaient disparu de la mairie.

En sortant du *Carlton*, je marche jusqu'à l'ancien *Queen's* dont Corbu parle à sa famille dans une lettre du 28 mars 1941 : « Vous savez que nous sommes au *Queen's*, fenêtre ouverte sur l'Allier et la campagne et à 300 mètres de mon bureau. Grande chambre très tranquille, très bien. » Dans la même lettre, je lis : « A la présidence du conseil, l'adjoint au chef de cabinet du Maréchal me dit : votre heure est venue... J'ai parlé à la Radio d'Etat à 12.30 (Radio Jeunesse)... dans quelques jours... vous entendrez à la radio un discours du Maréchal, ce sera à propos de ce qui vient de se passer. » A sa mère, Le Corbusier écrit sur un ton triomphant. Désormais c'est lui qui souffle à l'oreille du maréchal ses bonnes idées sur le nouvel urbanisme.

Les Célestins qui remplacent le *Queen's* ont changé de publicité. Sur la façade on ne parle plus avec les mots désuets des villes d'eau. On ne mentionne plus les bienfaits du soufre ou des pastilles Vichy. Il s'agit désormais de cardio-training, de remise en forme et d'instituts esthétiques. Ça vous met la nuit dans une suite présidentielle à huit cents euros sans le petit-déjeuner. Je me demande combien Le Corbusier payait. La vue de la terrasse des *Célestins* sur le parc Napoléon III vaut le détour pour ceux qui peuvent se le payer. Je me promène

parmi les 450 arbres plantés par l'empereur. Une plaque m'informe qu'ils sont de 65 espèces différentes, venues de plusieurs continents.

Je prévois de venir courir ici demain matin à l'aube. Je suis donc en reconnaissance. Pour le moment je me documente avec, à la main, ce choix de lettres. Entre deux chalets suisses richement décorés qui ont dû réjouir le cœur de Corbu, je découvre une statue. Elle date de 1991, il n'a donc pas pu l'admirer. Sur un socle de granit poli, un buste de l'empereur portant toutes ses décorations de guerre. La légende : « Napoléon III, empereur des Français 1808-1873, bienfaiteur de Vichy ». Peut-être qu'en 1991 on ne savait pas encore que l'empereur était arrivé au pouvoir par un coup d'Etat identique à celui qui amena Pétain à diriger la France après avoir fait arrêter ou déporter les parlementaires rebelles. Dès septembre 1940, Le Corbusier est venu faire acte de soumission. Je n'ai pas d'autres sources à ce que je sais sur son comportement que ces quelques lettres de sa correspondance très partielle, publiées avec l'autorisation de la Fondation qui porte son nom. Je ne tiens pas à m'appuyer sur des sources nouvelles, ne suis pas un fouille-merde.

Mais ces écrits sont déjà insupportables d'opportunisme et de cynisme. Fascination du pouvoir fort. Je les relis là sur le banc, au milieu du parc où Corbu regardait le soleil se coucher. Je pourrais comprendre un moment d'égarement. Par exemple celui de Gide notant dans son journal, en juin 1940, qu'il a été touché par le discours de Pétain. Mais le long et patient opportunisme de Corbu à 53 ans, c'est autre chose. Alors que son associé et cousin Pierre Jeanneret rejoint la Résistance à Grenoble, Corbu, pendant presque deux ans, organise son travail, tisse ses contacts sur place à Vichy. Et ce n'est qu'après s'y être frotté longuement qu'il revient à Paris dans son atelier, rue de Sèvres. Non pas pour s'éloigner du travail avec les nazis, mais pour construire dans la forêt de Fontainebleau des baraquements dont le mode d'emploi a été publié par le gouvernement de Vichy. Il s'agit de résoudre d'urgence le problème des populations déplacées. Tout un programme.

Le 28 mars 1942, Le Corbusier écrit : « Ma chère petite

maman... J'ai fait mes adieux à Vichy, aux gens qui m'ont aidé, apprécié ma ténacité enragée. Adieux pleins d'une amitié réconfortante, d'une confiance dans l'avenir... Pour finir : Tout cet effort sera épaulé par une organisation d'hommes que je suis autorisé à rassembler sur un plan bien catégorique, pour former un véritable milieu actif... cordonnier sera maître chez lui. Voilà ma petite maman ce que je puis te dire aujourd'hui après tant de mois d'attente. Ce qui plus est : mes ennemis s'effondrent. Et chose bizarre, sauf les dates, tout cela était dans mon horoscope de 1937. »

Passé encore un bref reniement, un manque de courage intermittent. Mais cet acharnement de Corbu, je ne peux m'y faire. Il n'est pas un collabo occasionnel, lui, qui appelle de ses vœux l'ordre nouveau : « Hitler peut couronner sa vie par une œuvre grandiose : l'aménagement de l'Europe. » Et tout ça sur fond d'un vieil antisémitisme. Parlant de La Chaux-de-Fonds, Le Corbusier écrit : « Le petit juif sera bien un jour dominé. Je dis petit juif, parce qu'ici ils commandent, ils pétaradent et font la roue et que leurs papas ont à peu près absorbé toute l'industrie locale... »

En fin d'après-midi, le soleil sur l'Allier allonge les arbres du parc. Il offre aux joggers l'occasion de tester leur endurance. Sans me presser, du pas tranquille de celui qui se lèvera tôt demain pour traverser le pont et se rendre jusqu'à l'hippodrome, je continue ma reconnaissance jusqu'à une petite rotonde de style Second empire. J'y commande un quart de *Vichy*, j'écoute les conversations. Deux philatélistes de mon âge discutent d'argent. L'un se réjouit d'avoir toute la « série des colonies ». L'autre lui propose des surcharges avec affranchissements de l'Etat français. Le passé leur tient chaud. Ils parlent des arabes et des femmes sur un ton qui me rappelle soudain une vieille histoire de famille. Je l'avais oubliée ou refoulée. Elle me revient à la vue de ces petits trafiquants tranquilles. Ou bien est-ce la voix de l'un d'eux, éraillée par le tabac ? Elle évoque celle de mon oncle Pierre, le frère aîné de mon père.

Pendant la guerre, il travaillait pour le gouvernement helvétique dans un service qui s'appelait département politique. Aujourd'hui département des affaires étrangères. L'oncle Pierre n'avait pas trente ans en 1940, était chargé de trans-

porter la valise diplomatique entre Berne et Vichy. Plus d'une fois il m'a raconté ses longs voyages en train de nuit avec ses deux grosses malles scellées, cachetées. Il avait étudié le droit à l'université de Genève et en Allemagne. Il admirait l'extrême droite de Géo Oltramare, avait participé à ses manifestations. Il ne manquait pas une occasion de vitupérer contre « ces sales youpins ». C'est pourquoi il trouvait le maréchal sympathique, mais prétendait que ces interminables voyages entre les deux capitales avaient ruiné sa santé. C'est lui qui m'a appris que les Allemands ne disaient pas Vichy quand il leur montrait son passeport diplomatique. Comme pour eux le V se fit F et le Y se dit U, ils disaient : FICHU pour VICHY et cette prophétie de la langue n'avait pas tardé à se réaliser.

Dans la famille, l'oncle Pierre avait un statut particulier qui lui permettait de ne pas trop travailler, de se plaindre en particulier de sa santé et de la société en général. Il avait à Paris, rue de Vaugirard, un bel appartement où il habitait avec son ancienne maîtresse devenue sa femme. Ma tante Denise avait été l'épouse d'un officier français d'Indochine, avait attendu qu'il meure pour se remarier. Un jour, cette Parisienne élégante qui tenait son porte-cigarette à la verticale m'a raconté sa vie avec l'oncle Pierre.

- Pendant la guerre, j'ai dû me cacher.
- Te cacher, tante Denise ?
- Ma famille a donné son nom à un boulevard.
- Je sais, dans le 17^e, boulevard Pereire. Et alors ?
- Nous étions banquiers et juifs.
- Mais l'oncle Pierre était anti-sémite. violemment.
- C'est peut-être ça qui l'a rendu malade.

En repensant à cette ancienne histoire de famille, je rêve que Corbu que j'ai tant admiré puisse avoir eu, lui aussi, des remords après la période nazie. Je voudrais pouvoir admirer ses œuvres sans arrière-pensée. En particulier cette grande tapisserie sous laquelle travaille un de mes amis de Berne, par ailleurs secrétaire d'Etat, je voudrais qu'elle continue de nous plaire.

En feuilletant la suite de la correspondance de Corbu, je retrouve d'autres traits du même genre. Ainsi sa manière d'utiliser une invitation chez Léon Blum avec Gide à Noël

1946 lui permet d'annoncer qu'il a fait oublier son passé : « Ça va, je suis à niveau. »

Ainsi cette lettre à Mendès-France à peine arrivé au pouvoir. Ainsi sa hâte à profiter du coup d'Etat du 13 mai 1958. Il fait intervenir Malraux en sa faveur pendant la courte période où de Gaulle a les pleins pouvoirs. Comme s'il n'avait pas craché pendant la guerre sa haine de l'entreprise gaulliste, il n'hésite pas à demander un passe-droit pour construire l'ambassade de France à Brasilia.

Je revois aussi son monument aux morts érigé à côté de Ronchamp. Comment a-t-il pu écrire là que les résistants tombés sur cette colline sont des Français « morts pour la paix » ? Comment a-t-il pu tordre ainsi les mots ? Et le souvenir de ceux qui ont combattu le régime dont il a été le suppôt ?

Je commande un autre quart de *Vichy*. A vrai dire je n'ai pas ce breuvage. Me revient ce que le chauffeur de poids lourd m'a dit sur la persistance pestilentielle dans cette ville. J'observe d'autres promeneurs choisissant soigneusement leur place à l'ombre. Je les entends parler du temps et des grèves contre lesquelles leur gouvernement ne se montre pas assez ferme. J'ai cru d'abord que Le Corbusier incarnait notre difficulté helvétique à reconnaître nos comportements pendant la deuxième guerre mondiale. Mais pour que le régime tienne quatre ans, il n'y avait pas que des Suisses à Vichy. On me dit que le maire de l'endroit, ancien gauchiste, s'est reconverti très à droite. Il m'apparaît de plus en plus que cette ville engendre un curieux état d'âme, des vibrations bizarres. Mais c'est bien sûr moi qui invente.

Ce serait maintenant l'heure de choisir un hôtel, l'heure de prendre le repas du soir sur une terrasse, profiter de la fin de cette belle journée. Puis me coucher, être frais demain matin pour courir la ville et ses parcs. C'est très exactement ce que je ne réussis plus à imaginer. Comme si j'avais senti par avance que le souffle allait me manquer pour admirer le lever du soleil sur l'Allier. Mieux vaut changer mes plans. Je me lève, fais quelques pas, décide de reprendre ma voiture avant la nuit. Je n'y tiens plus, je m'enfuis de Vichy.

Daniel de Roulet, écrivain